Les yeux

Par une de ces banales fins d'après-midi maussades qui caractérisent le dimanche des gens désœuvrés, je me préparais à regagner ma garçonnière. Mes rêveries mélancoliques m'avaient conduit assez loin du centre-ville. Il devenait urgent de trouver une table hospitalière avant la tombée de la nuit.

Je me hâtai vers une grosse artère. Machinalement, je montai dans un autobus. Mon regard se promenait avec désintérêt sur les autres voyageurs. Je ne cherchais ni l'aventure ni le contact, toujours préoccupé par mon repas du soir.

Quand mes yeux furent attirés par un garçon de pauvre apparence, visiblement accablé par le destin. Vêtu comme d'un sac, sans grâce ni couleur, simplement pour ne pas être nu. Yeux flétris, bouche amère, mains nerveuses et démarche alanguie... Je reconnaissais cet état pour l'avoir subi souvent. Éconduit par une belle au matin, verbalisé à midi, sans le sou pour demain... Là-dessus, rater sa station en fin de journée vous achève définitivement !

À regarder de plus près, il avait l'air bien abattu pour un petit chagrin d'amour. *Tiens, il a les yeux verts, comme moi.* Si las, si pleins d'une profonde détresse que je ne pus en détacher mon attention.

En le détaillant, je remarquai sa morphologie, et son visage, à peu près semblables aux miens. Décidément, ce pauvre gars poussait bien loin la ressemblance. Jusqu'à m'infliger un portrait anticipé de ma propre décrépitude. Il s'aperçut que je le dévisageais avec insistance. Il me regarda droit dans les yeux. Je fus ébranlé par l'immense cri de désespoir qu'il poussa muettement à mon adresse. Mais, déjà apitoyé par mon propre sort, je n'esquissai pas le moindre sourire de compassion. Son air de chien battu faisait naître en moi je ne sais quel sentiment de mépris. Et je me surpris, mâchoires crispées, moue dédaigneuse, à lui jeter des regards gratuitement agressifs. Ses épaules se tassèrent un peu plus...

Le bus roulait toujours, les lumières de la ville se reflétaient déjà sur ses vitres. La foule indifférente montait et descendait à chaque arrêt. Mais nous étions seuls désormais. Moi, tel un roide guerrier, tenant la barre verticale de maintien comme une hallebarde. Lui, passeur en naufrage, se raccrochant des deux mains à la sienne comme à une gaffe salvatrice. Prêt à débarquer à chaque station, en même temps qu'il me cherchait d'un œil torve.

Il fallut bien descendre. Je crois qu'il prit peur soudain, et se décida au hasard. Je le suivis aussitôt. Il marcha normalement, d'abord inconscient de ma présence. Mais, tournant la tête pour traverser, il m'aperçut et fut parcouru d'un court frisson. Le charme se prolongeait. Il reprit son chemin d'une allure mal assurée et rapide, un peu comme un papillon de nuit. Petit à petit, nous nous éloignions du centre-ville. Les passants se raréfiaient, les lumières pâlissaient. Bientôt, seuls quelques réverbères éclairèrent notre poursuite.

Plus sa démarche était hésitante, plus mon pas était ferme. Je me plaisais à faire claquer ostensiblement mes talons sur le trottoir. Ce bruit régulier et obsédant semblait l'effrayer au plus haut point, comme un clou martelé inexorablement dans son âme éperdue. A plusieurs reprises, il tourna la tête, donnant l'impression bizarre d'un monstre blafard marchant à reculons. Ses traits se creusaient un peu plus à chaque fois, le jeune homme vieillissait à chaque enjambée. Mais il paraissait désormais résigné, comme acceptant sa sinistre destinée. Son attitude toute entière était une invite à le suivre, le poursuivre, l'accabler, le soumettre.

Et je sentais croître en moi une monstrueuse volonté de domination. Inexplicablement, je ne fis rien pour me raisonner. Une pulsion inconnue et violente m'incitait à prendre possession de ce corps offert, puisque j'avais hypnotisé cet esprit égaré. À chaque réverbère, quand mon ombre dépassait son pas, il accélérait désespérément l'allure... mais quand la sienne s'étalait sous mes pieds, ceux-ci s'y plantaient comme des griffes dont chaque coup semblait le faire fléchir.

Bientôt, nous arrivâmes sur les quais déserts du canal. Il courait presque à travers l'obscurité. Soudain, il se retourna. Et me fit face, comme une proie acculée. Son visage était déformé par une peur innommable. Je m'arrêtai net, brutalement conscient de mon attitude insensée. Je n'entendais plus le souffle du vent, le clapotis du canal s'était tu, un silence opaque nous enfermait de toutes parts.

Combien de temps dura cette ultime confrontation ? Une seconde, une nuit, une éternité - juste le temps pour moi de revenir à la réalité. Et pour sa volonté affaiblie de vaincre ses dernières appréhensions.

Paralysé par l'horreur de cette face blafarde, je ne pus faire un geste de sympathie à son égard. Il était d'ailleurs trop tard. Ses traits se détendirent brusquement. Je me retrouvai face à moi-même. La nuit était si pesante que je n'entendis rien des imprécations qu'il murmura. Je ne distinguai que quelques mots - *merci* -

enfin - pardon - malédiction... Tétanisé, je le vis se précipiter dans le canal. Les eaux immondes et glauques l'engloutirent sans le moindre bruit.

Je restai hébété, sans pouvoir remuer la moindre paupière. Un pauvre clochard m'a secoué à l'aube ; sa rude accolade m'a sorti de mon abrutissement. Avec gentillesse, il a ramassé à mes pieds ce qui s'avérait être un carnet et m'a dit d'une voix éraillée : « T'as perdu ça, petit ! ». Sans bien me rendre compte, je le glissai dans la poche de ma chemise.

Hagard, je regagnai ma chambre sous les toits. Je m'allongeai tout habillé. Je dormis d'une traite jusqu'au crépuscule. Mon sommeil épais ne fut troublé que par une gêne insistante à la poitrine. J'émergeai peu à peu, sans me souvenir de l'événement de la veille. Toujours cette gêne. Je portai instinctivement la main à ma chemise : l'épais carnet de toile se rappelait à ma mémoire.

Première page : pas de nom, la plus banale des préfaces :

« *12 septembre 1972 : j'ai 18 ans. Je commence ce journal…* »

Puis j'allai tout de suite à la fin chercher une éventuelle signature. Plusieurs feuilles étaient vides. Je feuilletai à l'envers, jusqu'à la dernière page écrite. Aux trois quarts du calepin, je tombai sur cette liste énigmatique :

1981 13 juin : ce soir peut-être ?
14 juin : rien
1982 14 juin : rien
1983 14 juin : rien
1984 13 juin : ça fait quatre ans…
14 juin : rien.
1985 14 juin : rien
1986 14 juin : rien
1987 14 juin :

Qu'était-il arrivé un 13 juin pour que l'auteur du journal ne retînt rien d'autre de sa vie privée ni de l'Histoire ? Je tournai juste une feuille en arrière. Sur la page paire :

« *13 juin. Ce soir, à une terrasse de café, j'ai rencontré mon sosie. Avec quelques années en plus. Pas reluisant. J'avais l'impression de me voir dans une glace, complètement décati. Ça m'a prodigieusement énervé. Il m'a dévisagé avec insistance, puis s'est levé. Il s'est planté devant ma table, sans un mot. Je n'ai pas l'habitude de me laisser provoquer. Je l'ai suivi tout de suite. J'arriverai bien à lui faire sa fête dans un endroit discret ! Il m'a amené sur les bords du canal. Chaque fois que j'essayais d'arriver à sa hauteur, il se mettait carrément à courir. Tout d'un coup, il s'est retourné. Il s'est mis à rire et à pleurer. Je l'ai traité de lopette. Il s'est contenté de me tendre un papier. Et il s'est précipité dans le canal. Je n'ai rien pu faire pour le retenir. Sur l'instant, je me suis dit « Tant pis pour toi, c'est pas moi qui t'ai poussé ». Et je suis rentré à la maison. Mais quand même, quelle drôle d'histoire ! Que ce pauvre gars se suicide, c'est son affaire. Mais pourquoi a-t-il besoin de m'embarquer dans cette galère ? Prévenir la police ? Pour qu'on m'accuse ? Pas question. J'ai bu un bon coup et je me vais aller me coucher. On verra quoi faire demain. La nuit porte conseil.*

14 juin. Ce matin, en m'habillant, j'ai trouvé dans ma poche le papier qu'il m'avait donné. J'ai commencé à le lire. J'aurais mieux fait de le jeter…

Sur la page droite était collée une feuille que je dépliai :

"13 juin 1980

Cher inconnu,

Je ne puis qu'implorer votre pardon. En effet, si vous lisez cette lettre, c'est que je suis enfin, grâce à vous, délivré de la malédiction. Car, voici cinq ans, jour pour jour, j'ai commis bien malgré moi un crime horrible et incroyable. Et depuis, tous les ans, à la même date… " ».

…Je n'allai pas plus loin. Quelques siècles ont dans l'instant alourdi mes épaules. Depuis combien de temps dure cette chaîne maudite et infinie, dont je ne suis qu'un maillon ? Ma vie désormais ne sera plus qu'une attente. Je vais espérer et redouter le 13 juin. Et les yeux qui m'imposeront, à leur tour, l'ultime délivrance...

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable